

Réécritures latines des fables ésopiques
JEAN-LOUIS VALLIN
2007

Journées d'octobre de la CNARELA
Valenciennes - 29 / 10 /

Une tradition foisonnante

Comment s'est transmise la matière des fables ésopiques de l'Antiquité jusqu'aux débuts de la littérature française, avant que La Fontaine s'en empare? Telle est la question qu'on posera au départ de cet exposé. Bien sûr, on connaît (ou l'on croit connaître) le vieil Esope, dont on a une biographie légendaire compilée au XIV^e siècle par le moine byzantin Maxime Planude ; on mentionnera encore Phèdre, le fabuliste latin du I^{er} siècle, dont l'œuvre reste encore trop souvent méconnue... Mais ensuite, jusqu'aux *Fables* de Marie de France à la fin du XII^e siècle, premier recueil du genre dans la littérature française... ? Avouons-le: souvent, c'est le trou noir. N'y a-t-il donc rien ? Tout au contraire, il y a là un foisonnement d'œuvres médiolatines que les spécialistes s'efforcent de sortir de l'oubli pour les ramener à notre connaissance : les premières, sans prétention littéraire, paraphrases anonymes qu'on regroupe sous le nom générique de *Romulus* ; les autres, du XII^e siècle, œuvres de lettrés de la cour d'Angleterre, qui sont à l'origine des premiers recueils français. Le tout constitue un vaste corpus qui a été publié à la fin du XIX^e siècle par Léopold Hervieux (*Les Fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du Moyen Âge*, Paris, 1893-1899, en cinq volumes). C'est donc de ces réécritures latines des fables ésopiques qu'il sera question, non pas pour une étude approfondie - je renverrai pour cela au livre récent de Jeanne-Marie Boivin (*Naissance de la Fable en français*, Paris, 2006) et aux ouvrages cités dans la bibliographie -, mais pour fixer quelques repères dans cette histoire complexe. Les textes que je citerai, donnés en annexe avec leur traduction, permettront de juger de l'évolution de la langue, depuis le latin grossier des premiers *Romulus* jusqu'aux artifices rhétoriques des œuvres de la seconde génération.

Les créateurs du genre

Parler des réécritures de la fable suppose d'abord qu'on définit la fable comme genre littéraire, telle qu'elle apparaît dans l'Antiquité, et qu'on la distingue de l'apologue.

L'apologue, c'est une fiction inventée à l'appui d'une argumentation, à défaut d'anecdote véritable ; c'est une histoire qu'on raconte, à l'intérieur d'un discours, pour entraîner la conviction. Aristote définit l'apologue non dans sa *Poétique*, mais dans sa *Rhétorique* (II, 20, § 1393-1394) : il cite l'apologue du cheval et du cerf, par lequel Stésichore dissuade ses concitoyens de faire appel à un voisin trop puissant qui pourrait ensuite les soumettre à son joug. La fable, au contraire, n'est plus partie constitutive d'un discours argumentatif. Elle a son autonomie ; elle reçoit une forme, avec un schéma convenu : promythium / exposé, conflit, résolution / epimythium. Avec Phèdre et Babrios, la fable reçoit en outre une forme métrique, le sénaire iambique pour Phèdre, le vers choliambe pour Babrios. Phèdre et Babrios, chacun de leur côté, sont ainsi les vrais créateurs de la fable en tant que genre littéraire.

Phèdre, le latin, "l'affranchi d'Auguste", vit au I^{er} siècle apr. J.-C., à Rome. Son œuvre, du moins ce qui nous en a été transmis, comprend 103 fables en sénaires iambiques, réparties en cinq livres, auxquelles

s'ajoutent les 30 fables dites de l'*Appendice de Perotti*, du nom d'un humaniste, évêque de Manfredonia, Nicolas Perotti, qui les recopia vers 1465 à partir d'un manuscrit aujourd'hui perdu. Il s'y ajoute encore deux textes restitués à partir du *Romulus*, soit 135 fables au total. L'œuvre de Phèdre, le premier livre surtout, est politique mais aussi personnelle. La fable est un *discours oblique*, qui permet les audaces. Phèdre se dissimule sous le manteau d'Esopé, il avance masqué, par prudence. Mais parfois, il parle en son nom propre, notamment dans les prologues et épilogues, que ce soit pour dénoncer le pouvoir arbitraire ou lancer des appels pressants, avant qu'il ne soit trop tard. Il a conscience de sa condition prolétaire, conscience également de ses mérites littéraires : il dit sa satisfaction de voir enfin son livre recopié, divulgué, et promet l'immortalité à son dédicataire. Il dit aussi sa plainte devant la vieillesse qui affaiblit ses forces, à l'image d'un vieux chien aux dents pourries, incapable désormais de saisir la proie. Son œuvre fut redécouverte lorsque Pierre Pithou publia en 1596 le principal manuscrit conservé. Deux exemplaires de la copie de Perotti, redécouverts à la fin du XVIII^e siècle, furent publiés en 1809 et en 1831.

Babrius, le grec, est plus difficile à situer. La date, d'abord : I^{er} ou II^e siècle? - voire début du III^e siècle (E. Chambry, Introduction). Quant au lieu : quelque part en Syrie? On n'apprend rien de lui par son œuvre, au contraire de Phèdre. Il y a bien un prologue à Brankhos (*Ô jeune enfant...*), qui est une évocation de l'âge d'or, une référence au vieil Esopé ; il y fait cette promesse : "*Je vais t'offrir un miel de lotus délectable...*", mais il ne s'y fait pas connaître. Il y a aussi un intermède, après la fable 107, qui ouvre le deuxième recueil : c'est une dédicace au "*Fils du roi Alexandre*", sur l'identité duquel on se perd en conjectures. Ce qui est plus intéressant, et par ailleurs étonnant, c'est qu'il s'y présente comme le premier à avoir mis en vers iambiques la matière ésopique :

Moi, je donne à une muse nouvelle une fable bridée de rênes d'or, tel un cheval d'armes : la fable en vers iambiques. Je fus le premier à ouvrir la voie. D'autres s'y sont ensuite engagés, qui produisent des œuvres d'un langage plus docte, comparables à des énigmes. Ils n'ont rien appris d'autre qu'à connaître mon art.
(Trad. R. Dufлот)

Le recueil de Babrius comprend 143 fables, puisées vraisemblablement à la même source que celles de Phèdre, soit au recueil des fables d'Esopé constitué vers 300 av. J.-C. par Démétrios de Phalères pour servir aux écoles de rhétorique, un recueil aujourd'hui perdu ; mais Babrius traite des sujets le plus souvent distincts de ceux de Phèdre. Ses fables sont écrites en vers choliambes, trimètres iambiques scazons, c'est-à-dire "boîteux" (σκαζειν, "boîter, chanceler"), l'iambe final étant remplacé par un spondée. Le texte de Babrius a été redécouvert en 1844 : édition princeps du manuscrit du Mont Athos par Jean-François Boissonnade.

Phèdre et Babrius en contraste

Il me paraît utile, pour faire saisir la personnalité de Phèdre en face de Babrius, de mettre en contraste les deux fables du *Corbeau et du Renard* qu'ils écrivent l'un et l'autre en reprenant l'argument à Esopé. Je citerai d'abord la version d'Esopé, telle qu'elle est éditée par E. Chambry (*Les Belles Lettres*, rééd. 1996), en laissant de côté la question de savoir si la version de l'*Augustana* éditée s'écarte du texte dont disposaient nos deux fabulistes en leur temps.

[TEXTE 01] - ESOPE 165, *Κοραξ και αλωπηξ*

- Il n'y a pas de promythium ; la situation est brièvement exposée - notons qu'il s'agit de viande, le corbeau est un charognard. Le récit se fait au passé. Les flatteries du renard sont rapportées en discours narrativisé : la taille et la beauté du corbeau le rendent digne de régner sur les oiseaux, "s'il a la voix". Tout est dit en une phrase. Le corbeau s'exécute, dans l'intention de montrer sa voix ; le renard, qui s'est emparé du bout de viande, tire la morale, au discours direct: "Si tu avais de l'esprit, il ne te manquerait rien pour régner".

- La conclusion tient en une phrase nominale : "Discours convenable à l'égard d'un sot". Peut-on parler d'epimythium ? Il s'agit simplement d'indiquer la destination du texte : on reste au stade de l'apologue.

[TEXTE 02] - PHEDRE 14, *Vulpes et Corvus*

[TEXTE 03] - BABRIOS 77, (sans titre)

Voyons d'abord ce qui les rassemble.

- Le corbeau s'est mis au fromage! Faut-il croire que c'était le cas dans une version antérieure d'Esopé ?

- Les flatteries du renard sont rapportées au discours direct : le récit prend vie. Phèdre évoque l'éclat du plumage, la noblesse du corps et du visage. Babrios développe et détaille : "tes ailes, tes prunelles, ton col... ta poitrine, tes serres". Chez Babrios, dans la bouche du renard, le corbeau devient un aigle. Des deux côtés, on l'invite à faire entendre sa voix ; le fromage tombe, et le renard rusé (*dolosa vulpes / σοφη αλωπηξ*) s'en empare.

Voyons maintenant les différences :

- Chez Babrios, comme chez Esopé, le renard tire la morale : "Il ne te manque rien, mais tu n'as pas d'esprit" (*vous δε σοι λειπει*). Il n'y a chez Babrios ni promythium, ni epimythium.

- Chez Phèdre, au contraire, le promythium promet "honte et remords" à celui "qui se plaît à écouter les louanges d'autrui". Et de fait, le corbeau "se lamente, stupéfait de sa bêtise". Nous sommes encore au niveau de la morale individuelle : la vanité est condamnable. Les fables qui précèdent ou qui suivent immédiatement (*Le lion et l'âne chassant, Le cerf à la fontaine, Le cordonnier devenu médecin*) dénoncent également l'orgueil, l'outrecuidance, la fatuité... Esopé, Babrios n'en disent pas davantage.

- Mais Phèdre ne s'en tient pas là, car la fable s'enrichit d'un deuxième niveau de lecture. Après le vers 12 montrant le corbeau consterné de sa propre bêtise, vient un epimythium inattendu, d'une autre portée : "Cela montre à quel point l'esprit a de pouvoir / En tout temps, l'intelligence prévaut sur la force" (*Virtute semper praevalet sapientia*). Là est toute l'ambiguïté du renard chez Phèdre. Certes, il est fourbe, sans scrupules (*improba*, fable 135), mais il représente la victoire de l'esprit sur la force brute, la revanche des humbles sur les puissants. Ainsi, dans la fable 29, *Le renard et l'aigle*, on voit par quelle ingéniosité la mère renarde (rappelons que *vulpes* est un nom féminin) sauve ses renardeaux enlevés par l'aigle (*aquila*, autre animal féminin). La fable s'ouvre par cette sentence : "Si haut placé qu'on soit, on doit craindre les humbles / Car leurs calculs ingénieux leur ouvrent la vengeance". On lit une déclaration plus explicite encore en exergue à la fable 128 (*Appendice de Perotti*, 23) : "Qui n'a pas la peau du lion doit enfileur celle du renard ; autrement dit, à défaut de force, il faut user de ruse" - phrase peut-être adaptée par Perotti. Le renard apparaît donc

comme l'animal emblématique du fabuliste, un homme malin qui est une menace pour les gens en place. Cet aspect politique de Phèdre disparaîtra totalement des paraphrases latines.

Avianus et la tradition babrienne

Après les créateurs du genre, Phèdre et Babrios, venons-en aux remanieurs du Bas Empire, aux premières réécritures des fables.

Je dois parler d'abord d'Avianus, premier représentant de ce qu'on appelle la tradition babrienne. Moins connue aujourd'hui, son œuvre a pourtant traversé tout le Moyen Âge et s'est maintenue à côté des nombreuses réécritures qu'on en a faites. Avianus a été identifié comme disciple du grammairien Macrobe (Ambrosius Macrobius Theodosius) - connu notamment pour son *Commentaire du Songe de Scipion*. C'est à lui qu'Avianus dédie son recueil. Cela permet de le situer vers la fin du IV^e ou au début du V^e siècle. Aucun autre élément sinon, rien de personnel dans son œuvre ne permet de le dater. Il laisse un recueil de 42 fables, en distiques élégiaques.

Avianus a sous les yeux les ouvrages de Phèdre et de Babrios. Il mentionne ces deux auteurs dans sa dédicace *Ad Theodosium* - à Macrobe, donc -, après la référence obligée à Esope, "qui, sur le conseil d'Apollon delphien, inventa des badinages (*ridicula*) pour appuyer ses leçons" et - moins banale - une référence à Socrate :

Ces fables exemplaires, Socrate les a introduites dans ses divins ouvrages et Horace les a adaptées à sa poésie [...] Les reprenant en vers iambiques grecs, Babrius les a réunies en deux volumes. Phèdre aussi a réparti un certain nombre d'entre elles en cinq petits livres. Groupées en un livre unique, j'en ai donné jusqu'à quarante-deux. Elles avaient été rédigées dans un latin sans art, et j'ai entrepris de les développer en vers élégiaques.

(Trad. Fr. Gaide, Les Belles Lettres, 1980)

Notons au passage qu'il est difficile de décider si Avianus, en parlant de ces fables "rédigées dans un latin sans art" (*rudi latinitate compositas*), condamne sans appel la rudesse du style de Phèdre, ou s'il laisse entendre que les fables de Babrios lui sont parvenues dans une transcription latine sans valeur.

Avianus ne crée pas, ou plus exactement n'offre qu'une seule vraie création, la fable 22, *Le convoiteux et l'envieux*. Il emprunte à ses prédécesseurs, comme le montre la table de correspondances chez Fr. Gaide. Il réécrit, c'est là son ambition. Parmi les sujets qu'il traite, vingt-six sont chez Babrios, quatre seulement chez Phèdre. Pour donner un exemple de la manière d'Avianus, à défaut du *Corbeau et du Renard* - Avianus n'a pas traité le sujet -, mettons en parallèle la fable qui ouvre son recueil, *La nourrice et l'enfant* (*De nutrice et infante*), avec ses modèles, Esope n° 223 et Babrios n°16. Cette fable n'est pas chez Phèdre.

[TEXTE 04] - ESOPÉ 223, *Λυκος και γρῶς*

[TEXTE 05] - BABRIOS 16, (sans titre)

Mieux encore que dans l'exemple commenté précédemment, Babrios invente à partir du récit minimal que lui proposait Esope : il introduit le personnage de la compagne du loup, déçue de le voir rentrer sans rien à la maison. Par ailleurs, il réinterprète la fable, car, alors qu'il ne s'agissait tout d'abord chez Esope que de l'inconstance des hommes en général ("les hommes - *οι ανθρωποι* - ne conforment pas leurs actes à leurs paroles"), Babrios oriente la fable vers la satire misogyne : "Quoi d'étonnant à cela ? J'ai ajouté foi à des

propos de femme" (*Πως γαρ, ος γυναικι πιστευω;*)

Lisons la fable, réécrite par Avianus.

[TEXTE 06] - AVIANUS 1, *De nutrice et infante*

- Que fait Avianus ? Il enrichit les détails, cherche la formule élégante : il montre le loup rentrant dans sa tanière (*silvarum repentem lustra suarum*), l'épouse s'étonnant de lui voir les joues creusées, les traits tirés. Cela n'apporte rien à l'efficacité de la fable mais ne manque pas de grâce poétique. C'est précisément son but avoué : "Tu as donc un ouvrage propre à charmer ton esprit", écrit-il dans sa dédicace, *Habes ergo opus quo animum oblectes*. Pour le reste, il tire la même morale que Babrios, qu'on pourrait reformuler ainsi : "Souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie."

- Mais parlons de la forme. Avianus choisit le distique élégiaque, choix contestable à première vue. Le sénaire iambique, mètre des dialogues de la comédie, ou le vers choliambe convenaient mieux au genre familier qu'est la fable. Le distique élégiaque appartient au contraire à la poésie lyrique, de Tibulle à Ovide. Choisir ce mètre, c'était sans doute revendiquer implicitement une meilleure considération de la fable. Mais une autre raison a pu déterminer Avianus, c'est que le distique élégiaque, qui apparaît à l'origine dans la poésie gnomique, facilite le travail de mémorisation, notamment encore par le jeu des rimes léonines qu'on lit dans les pentamètres : la syllabe du premier hémistiche forme une rime interne avec la syllabe finale du vers. La fable citée en présente trois exemples :

v. 2 *ni taceat, rabid^o quod foret esca lup^o.*
v. 10 *languida consumptis sed trahis ora genis ?*
v. 12 *vix miserum vacua delituisse fuga.*

Avianus est ainsi le premier de ces rhéteurs pour qui la fable se réduit à un exercice littéraire, quand elle était chez Phèdre la voix des opprimés, un espace de liberté. Chez Avianus, tout est lisse : rien de subversif, rien de scabreux non plus. Bref un ouvrage à mettre dans toutes les mains. Avianus figurera en tête des *auctores scolasticae*, des auteurs scolaires "abordables aux débutants", *rudimentis parvulorum apti*. Il sera abondamment recopié et commenté durant tout le Moyen Âge, à tel point que Fr. Gaide, dans son édition, fait état de 104 manuscrits conservés. Sa place dans les programmes scolaires ne lui sera ravie que très tard par l'*Anonymus de Nevelet* [voir TEXTE 18].

A côté de cela, Avianus sera adapté, simplifié, mis en prose ou retranscrit en distiques élégiaques léonins : ces adaptations latines ont été étudiées et publiées par L. Hervieux, au tome III de ses *Fabulistes latins : Avianus et ses anciens imitateurs*. On retient notamment un *Novus Avianus* - huit fables d'Alexandre Neckam (1157-1217), à qui l'on attribue également un *Novus Æsopus*, réécriture du *Romulus*. Enfin, le nom d'*Avionnet*, «Petit Avianus» (Cf J.M. Boivin, p. 198 sqq. pour la valeur et les connotations de ce suffixe *-et*), désigne un groupe de 18 fables françaises adaptées d'Avianus, incorporées dans ce qu'on appelle l'*Isopet-Avionnet*.

Ainsi donc, à travers l'ouvrage conservé d'Avianus et ses dérivés, se maintient la branche babrienne de la tradition ésopique. Quant à Phèdre, son nom sombre dans l'oubli pour des siècles, tandis que son œuvre passe aux mains des remanieurs : expurgée de ses hardiesses, elle se dissout dans des paraphrases prosaïques,

écrites en un latin dégradé. Cet "écheveau" (J.-M. Boivin) de paraphrases des V^e - VII^e siècles reçoit le nom générique de *Romulus*. Le texte d'origine, rendu méconnaissable, apparaît pourtant encore çà et là au travers d'une formule caractéristique ou d'un tour de phrase original.

La bonne fortune de Romulus

C'est la pratique scolaire qui déclenche cette profusion de réécritures médiocres. Depuis toujours, l'école recommande la paraphrase comme exercice de style. J.-M. Boivin cite à ce propos un passage de *L'Institution oratoire* de Quintilien (I^{er} s.), dans un chapitre consacré aux devoirs du professeur de grammaire :

[TEXTE 07] - QUINTILIEN, *L'Institution oratoire*, I, 9.

Qu'on apprenne donc immédiatement aux élèves à conter les fables d'Esopé, qui viennent après les contes de jeunes nourrices, en un langage pur, qui ne se guinde pas au-dessus de la mesure ; qu'on leur apprenne ensuite à les mettre par écrit avec le même dépouillement ; les élèves auront tout d'abord à rompre les vers, ensuite à remplacer les mots par des équivalents, puis à procéder à une paraphrase plus libre, où il leur est permis d'abrégéer ou d'embellir ici ou là, tout en respectant la pensée du poète. Cet exercice est difficile même pour des maîtres consommés, et l'élève qui l'aura traité convenablement sera capable d'apprendre quoi que ce soit.

Phèdre oublié, reste le nom d'Esopé : sous le nom d'*Æsopus* et plus tard d'*Isopet*, on entend au Moyen Âge une compilation de fables pour l'essentiel tirées de Phèdre, la branche phédrienne de la tradition. Mais un autre nom apparaît au V^e siècle et s'impose finalement pour désigner ces premières compilations : *Romulus*. D'où vient ce nom mystérieux ? De la revendication en propriété d'un obscur grammairien, sans scrupules et sans culture - s'appelait-il Romulus ou était-ce un pseudonyme flatteur ? - , qui, dans une dédicace à son fils, se désigne comme le traducteur d'Esopé.

[TEXTE 08] - ROMULUS, *Épître dédicatoire*

- Dans un salmigondis invraisemblable, on lit qu' un certain Grec ingénieux, nommé Esopé, citoyen d'Athènes, enseignait à ses esclaves comment se comporter (*famulos suos docet, quid homines observare debeant*), en faisant parler "les oiseaux, les arbres, les animaux sauvages et domestiques". Puis on tombe sur cette phrase : *Ut noverint homines fabularum cur sit inventum genus, aperte et breviter narravit*, "Afin que les gens sachent pourquoi a été inventé le genre de la fable, il < le > raconta clairement et brièvement", démarquage évident d'un vers de Phèdre (Epilogue du Livre II, v. 9-10) : *Nunc fabularum cur sit inventum genus / brevi docebo*. Après quelques mots sur le contenu et l'utilité des fables ("enseigner aux faibles à être humbles, à se méfier plutôt des paroles flatteuses, de bien d'autres choses et des misères grâce à ces exemples écrits"), vient la déclaration :

Id ego Romulus transtuli de graeco [sermone] in latinum. Si autem legeris, Tiberine fili, et pleno animo advertas, invenies apposita joca, quae tibi multiplicent risum et acuunt satis ingenium,

Cela, moi, Romulus, je l'ai traduit du grec en latin. Si tu le lis, Tibérinus mon fils, et lui accordes toute ton attention, tu trouveras exposées des fictions plaisantes qui te feront beaucoup rire et augureront grandement ton intelligence. Trad. J.-M. Boivin.

Le nom de *Romulus* s'étend de l'auteur au recueil, puis à toutes les compilations qui en dérivent, et traverse les siècles. Mieux encore : ce Romulus se voit qualifié d' *imperator* dans le *Romulus de Nilant* - tant de considération pour un auteur médiocre! Marie de France, au XII^e siècle encore, dans le Prologue de ses *Fables* [TEXTE 09], fait référence à "Romulus, qui fut empereur", qui "écrivit à son fils" des exemples édifiants (*Romulus, ki fu emperere, A sun fils escrit, ...*), avant même d'évoquer Esope composant des fables et les traduisant de grec en latin. Cela en dit long sur l'ignorance où l'on était en ce temps de l'histoire de la fable.

Du *Romulus* primitif, qu'on date d'environ 400 apr. J.-C., dérivent deux versions : le *Romulus ordinaire* (*Romulus ordinarius*, ou *Romulus vulgaris*) et le *Romulus de Vienne* (*Romulus Vindobonensis*). La première, la mieux représentée (douze manuscrits) comprend 81 fables, qui sont pour la plupart des paraphrases en prose de Phèdre. Elle est à l'origine de rédactions ultérieures, en prose ou en vers. Quant aux fables du *Romulus* qui ne sont pas connues par ailleurs, on peut supposer qu'elles dérivent également de Phèdre, dont le recueil nous est parvenu incomplet. Elles ont amené à des tentatives de reconstitution, comme par exemple *Les deux hommes et le singe* et *Le lion roi et le singe* (Phèdre 78 et 79).

Phèdre en filigrane

Prenons à nouveau le *Corbeau et le Renard*, notre fable de référence, et voyons ce qu'elle devient dans le *Romulus ordinaire*. Je cite ce texte, et les autres du *Romulus*, à partir de H. C. Schnur.

[TEXTE 10] - ROMULUS VULGARIS 14 , (sans titre)

- Ce qui apparaît d'emblée, c'est la part massive des emprunts à Phèdre : j'ai souligné les reprises textuelles. Le promythium est reproduit tel quel pour le premier vers, avec un pluriel gaudent pour un singulier ; le second vers est abrégé, suivi d'une formule banale : de quibus similis (!) est fabula . Le récit reprend çà et là les mots mêmes de Phèdre, jusqu'à quem celeriter vulpis dolosa avidis rapuit dentibus, qui reproduit simplement le modèle, avec deux inversions et vulpis au lieu de vulpes.

- Mais ce qui frappe tout autant, ce sont les impropriétés ou les incorrections par rapport à la norme classique. Similis est fabula ? - Phèdre aurait écrit : talīs (Cf *fabella talis*, n° 90) ; l'emploi de e contra au sens de "par contre", "pour sa part", d'usage fréquent en latin tardif ; le vocatif O corvus ; le quam magnus pour quantus (*Quantum decorem...* chez Phèdre). On note encore les formes verbales : Cum... raperet là où l'on attend rapuisset ; si vocem habuisses... où il faudrait haberes.

- Enfin, le texte s'achève sur un pléonasme : post inrecuperabile factum damnum - et efface la revendication sociale qu'on lisait chez Phèdre. Il ne vise qu'à l'enseignement moral.

En dehors de la tradition du *Romulus*, on signale encore deux témoins isolés et tardifs de Phèdre, l'*Esope de Wissembourg* (un manuscrit, du X^e siècle) et l'*Esope d'Adémar* (un manuscrit, du XI^e siècle), compilé par un moine, Adémar de Chabannes, encore appelé l'*Anonyme de Nilant*, du nom de son premier éditeur, Jean-Frédéric Nilant en 1709. L'*Esope d'Adémar* comporte 67 fables, dont 37 connues comme étant de Phèdre, les autres pouvant être des témoignages de fables perdues. J'en prends un exemple avec la paraphrase du *Corbeau et du Renard* .

[TEXTE 11] - ADEMAR DE CHABANNES 15, *Corvus et vulpis*.

- Les mots, les expressions de Phèdre s'y retrouvent - je les ai soulignés : c'est quasiment un abrégé en prose du poème. La seule originalité est que le promythium de Phèdre se trouve déplacé en fin de texte.

- On relève les impropriétés du lexique : *pennarum vigor*, au lieu de *nitor* ; *voce[m] latiore[m]* , au lieu de *clariore[m]* sans doute ; *ferunt poenas turpi poenitentia indiscretas* , "supportent des peines égales à une honteuse pénitence", emploi non classique de l'adjectif ; *quia dolo esset deceptus, ut ignavus*, "parce qu'il a été trompé par une ruse, comme un poltron" , mais quel sens a ce rajout ?

- Deux formes verbales sont intéressantes : le subjonctif plus-que-parfait *raptasset*, forme syncopée, d'un verbe *raptare*, factitif-itératif, au lieu de *rapuisset* à partir du verbe simple *rapere*. Ce type de dérivation se multiplie en latin tardif. On lit d'autre part : *Cum fuisset intuita*, auxiliaire au subjonctif plus-que-parfait, au lieu de *intuita esset*, forme classique. autre trait de l'évolution : on sait que le subjonctif imparfait latin s'efface dans le passage au français (*essem, amarem, venire[m]* n'ont pas d'aboutissement), et que nos subjonctifs imparfaits *aimasse, vinsse, fusse* proviennent de *amassem, venissem, fuissem* (*amasse, venisse, fusse* en a.fr.). Notons encore l'emploi fautif du subjonctif *quia dolo esset deceptus*, en latin classique *deceptus erat*.

Le *Romulus* et l'*Esopé* d'Adémar appartiennent à une première génération des remanieurs : les textes sont frustes dans leur forme, par leur brièveté, la sécheresse de la langue et les nombreuses incorrections. Ils sont également limités dans leur portée, réduits à des conflits d'animaux, ils véhiculent une morale primaire et schématique.

Une nouvelle génération de remanieurs produira, du XI^e au XII^e siècles, des textes d'un plus grand intérêt par leur implication idéologique ou religieuse, et d'une meilleure facture. Ces réécritures sont à la source des premiers recueils de fables en français. Je parcourrai deux voies : d'abord celle qui, à partir du *Romulus de Nilant* mène (par des intermédiaires) aux *Fables* de Marie de France, en Angleterre, à la fin du XII^e siècle ; ensuite celle qui de l'*Anonyme de Nevelet* conduit directement à l'*Isopet de Lyon*, au XIII^e siècle.

Du Romulus de Nilant à Marie de France

Le *Romulus de Nilant* (*Romulus Nilantinus*), édité en 1709 par J.-Fr. Nilant avec l'*Esopé d'Adémar* et dont il reste quatre manuscrits, est une réécriture en prose du *Romulus vulgaris*. C'est un recueil anonyme de 50 fables constitué en Angleterre, qu'on date du XI^e siècle. Destiné à une école monastique, il "christianise une partie des apologues en introduisant dans les enjeux ésopiques traditionnels les notions de bien et de mal" (J.-M. Boivin, p. 103). Lisons le *Corbeau et le Renard* dans le *Romulus de Nilant* .

[TEXTE 12] - ROMULUS NILANTII 14 , (sans titre)

- Le texte, d'une relative ampleur comparé aux versions précédentes, commence par invoquer la tradition (*fertur*, repris deux fois ensuite), comme pour mieux asseoir la vérité de l'exemple. Le thème (repentir de celui qui cède aux fausses adorations) annoncé d'abord (*multi penitent qui falsis adulationibus facile*

assentiunt) est rappelé presque mot pour mot à la fin (*falsis adulationibus credidisse penitet*), avant d'être élargi par l'idée qu'il ne sert à rien de se repentir quand le mal est fait. On en déduit qu'il faut rester vigilant.

- Le récit est circonstancié : le temps (indéterminé), la fenêtre, l'arbre élevé, l'approche du renard au pied de l'arbre, la pause (*stetit*) propice à la réflexion. Justement, ce n'est plus un animal primaire mû par son instinct, c'est un personnage calculateur, qui évalue la situation, qui a une intention coupable : *cogitansque in semetipso quo modo fraudulenter caseum a corvo eriperet*.

- Pour la langue, on fera quelques remarques : l'hésitation *casium / caseum* ; le *quam nitor magnus* ; le pléonasme *in semetipso*. La syntaxe, sinon, est correcte, et la phrase tend à retrouver l'ampleur et la complexité des modèles latins classiques.

Le *Romulus de Nilant* nous conduit à Marie de France, à ses *Fables*, un recueil composé vers 1190 qui constitue l'«acte de naissance du genre en français» (J.-M. Boivin, 17). Laissons le débat sur l'identité de Marie : demi-soeur d'Henri II Plantagenêt? abbesse de Reading? Retenons simplement qu'elle avait une intime connaissance des milieux de la cour de Londres et de la réalité féodale. Comment en vient-elle à rédiger des fables et quelle est sa source ? Dans son Epilogue, elle se nomme (*Marie ai nom, si sui de France*), revendique la propriété de son œuvre, puis elle désigne son commanditaire, le duc Guillaume, qui l'invita à traduire de l'anglais en français une adaptation réalisée à partir du latin par un certain « roi Alfred». Je cite le passage :

Pur amur le cunte Willame,
le plus vaillant de nul realme,
m'entremis de cest livre feire
e de l'engleis en romanz treire .
Esopë apel ' um cest livre,
qu'il translata et fist escrire ;
del griu en latin le turna.
Li reis Alvrez, que mut l'ama,
le translata puis en engleis,
e jeo l'ai rimee en franceis,
si cum jeo poi plus proprement. *le plus exactement possible.*

*Par amour pour le comte Guillaume,
le plus noble de tous les royaumes,
j'ai entrepris la composition de ce livre
et sa traduction de l'anglais en français.
On appelle ce livre Esope ;
Esope le traduisit et le fit mettre par écrit ;
du grec, il le mit en latin.
Le roi Alfred, qui l'aimait beaucoup,
le traduisit ensuite en anglais,
et moi, je l'ai mis en vers français,*

(Ed. et trad. Ch. Brucker)

Ce texte pose essentiellement deux questions. La première concerne le recueil latin qui est à la source. On considère ordinairement que c'est le *Romulus de Nilant*, que nous venons d'évoquer. Certes, pour les 40 premières fables l'éditeur peut à chaque fois renvoyer au *Romulus de Nilant* ; quant aux autres, soit plus de la moitié du recueil, il note "source inconnue", "source non identifiée". Et, en effet, la tradition ésopique ne suffit pas à rendre compte des sources de Marie de France. Certaines de ses fables renvoient à des récits folkloriques ou orientaux ; beaucoup d'autres mettent en scène des hommes et non des animaux, et s'apparentent ainsi à des fabliaux. L'autre question, liée à la première, concerne l'identité de ce "roi Alfred". Une hypothèse est qu'il pourrait s'agir d'un certain Alfred l'Anglais (XIIe siècle), traducteur et compilateur d'un *Esope* latin, au confluent de la tradition latine (par le *Romulus de Nilant*) et de la tradition arabe et orientale. C'est à cette source qu'auraient puisé Marie de France, ainsi que Berechiah, grammairien juif auteur à la même date de *Fables du Renard*, en hébreu.

Pour ce qui nous concerne, lisons la fable du *Corbeau et du Renard* chez Marie de France, et voyons

ce qu'elle apporte comme particularités.

[TEXTE 13] - MARIE DE FRANCE 13, *Le corbeau et le renard*

- Le texte est long, certes ; mais la parenté avec le *Romulus de Nilant* se révèle par certains traits communs : même volonté d'attester l'événement (*Issi avient, e bien pot estre*, à rapprocher du *fertur* répété) ; mêmes données circonstanciées avec la mention de la fenêtre par où le corbeau vole le fromage - qui s'accompagne ici d'une description amplement détaillée ; même tendance à psychologiser, avec les réflexions du renard, son intention frauduleuse, comme dans la source latine, mais Marie révèle en outre la pensée du corbeau : le corbeau n'imagine pas que chanter puisse nullement le déshonorer .

- Il y a pourtant différence notable dans le récit : au lieu de l'interpellation directe du corbeau (*O corve, quis tibi similis?* etc.), Marie de France imagine un discours allusif, sorte d' *a parte* à voix haute, où le corbeau s'entend flatter : «*A, Deu sire ! tant par est cist oisel gentilz...* ». Rouerie supplémentaire du renard : comment le corbeau se méfierait-il d'un discours qui ne lui est pas destiné? De manière intéressante, on lit un procédé semblable dans une autre paraphrase latine, le *Romulus anglicus* que je cite en annexe [TEXTE 14]. Celle-ci est-elle un maillon intermédiaire dans la chaîne de la tradition jusqu'à Marie de France? Est-elle au contraire une dérivation latine du texte de Marie? Par ailleurs et contrairement au *Romulus de Nilant*, la fin du texte de Marie de France revient sur la demande initiale du renard - entendre le chant du corbeau, et conclut : *Puis n'ot il cure de sun chant. Le Romulus anglicus* cité fait de même : *Mihi cantasti optime, sed non tibi*, "Tu as très bien chanté pour moi, mais pas pour toi". Ces deux textes sont proches et découlent l'un de l'autre, mais dans quel sens?

- Enfin, là où réside l'incontestable originalité de Marie de France, c'est que la fable s'oriente vers la critique sociale, débouche sur la condamnation d'une classe de gens prêts à se ruiner pour gagner les honneurs que leur distribuent les hypocrites. C'est là, d'ailleurs, un trait constant de Marie de France : ses fables s'inscrivent dans la réalité du temps et n'ont pas cette résonance religieuse qu'on percevait dans le *Romulus de Nilant*. Quant au *Romulus anglicus* cité plus haut, il présente dans l'epimythium une fidèle paraphrase du texte de Marie : *Sic evenit frequenter gloria inanis cupidis, qui bona sua imprudenter dilapidant et amittunt, fictis adulantium laudibus delectati* , "C'est ainsi qu'il en arrive souvent aux gens avides d'une vaine gloire, qui dilapident et perdent sottement leur fortune, charmés par les fausses louanges des adulateurs".

Nous voilà donc, avec Marie de France, à l'orée de la littérature française, et, en réponse à la question posée d'abord, nous voyons par quel long travail de réécritures et de réinterprétations, la matière ésopique s'est transmise jusqu'à elle. Mais Marie n'est elle-même qu'un chaînon dans cette littérature mouvante du Moyen Âge, qui, à cette date, s'écrit plus encore en latin que dans la langue vernaculaire. Preuve de leur succès, les *Fables* sont à leur tour retraduites en latin : dérivations partielles ou complètes, la question est exposée par K. Warnke dans son introduction aux *Fables* (p. 48-50, *Übersetzungen und Bearbeitungen*); Ch. Brucker dans son édition résume l'argumentation, avec schéma à l'appui (Intro. p. 9, *Marie et ses premiers imitateurs*). Il nous suffira de citer un exemple du *Corbeau et du Renard*, pris dans la collection dite du *dérivé complet* :

[TEXTE 15] - ROMULI ANGLICI CUNCTIS EXORTAE FABULAE, *De corvo et vulpe*.

- Le texte se lit facilement, la langue est simple, avec quelques recherches : *furatus erat*, par exemple, au lieu d'un banal *rapuerat*. Une faute pourtant : l'adverbe *perfidie*, pour *perfide* ou *perfidiose* ; l'emploi d'un ablatif absolu (*eo auditu*) surprend. Plus intéressante, une occurrence de *vulpecula* à côté de *vulpes* : c'est le dérivé qui aboutit au français (*le goupil*, et sa femelle *la goupille*) . Forme tardive également, le mot *crocitationes*, les "croassements" du corbeau.

- Le récit apporte quelques détails nouveaux. L'arbre est un chêne - déjà dans le texte 14, en parenté avec celui-ci. On parle de l'éclat des plumes (*nitor pennarum*), ici comparées à la queue d'un paon, mais en outre le corbeau a les yeux qui rayonnent comme des étoiles! Par ailleurs : comment le corbeau peut-il croasser s'il tient le fromage en son bec ?!

- Si l'on néglige ces quelques fantaisies, on reconnaît pour le reste que cette réécriture s'inscrit dans la perspective de Marie de France : la morale juge une catégorie d'hommes, qui se ruinent sans réfléchir pour quelques honneurs espérés.

De l'Anonyme de Nevelet à l'Isopet de Lyon

Je laisse de côté d'autres adaptations du *Romulus de Nilant* dont l'ouvrage de H. C. Schnur (*Lateinische Fabeln des Mittelalters*, Munich, 1979) me fournit le texte, comme cette version métrique en hexamètres dactyliques [TEXTE 16], qui accumule les chevilles (8 fois *tunc/ nunc*), les créations adjectivales (*dulciferam, fraudiferis, fusciferis*) et les approximations grammaticales (*ad arboris imum, cum se*) ; je laisse également la version en strophes rimées [TEXTE 17], qui évoque par, son rythme et sa moralité, la poésie goliardique. J'en viens à cette deuxième voie définie plus haut : celle qui mène du *Romulus* aux *Isopets*, par l'intermédiaire d'œuvres poétiques du XII^e siècle, attribuées à des lettrés de la cour d'Angleterre. J'évoquerai rapidement le *Novus Æsopus* d'Alexandre Neckam, pour m'attarder plus longuement sur celui qu'on nomme par prudence l'*Anonyme de Nevelet*, qui est à la source de l'*Isopet de Lyon*.

Alexandre Neckam (1157-1217), grammairien, naturaliste, pédagogue et abbé, qu'on donne parfois comme frère de lait du roi Richard I^{er}, au milieu d'une œuvre abondante produisit également un *Novus Æsopus*, recueil de 42 fables de source phédrienne, en distiques élégiaques, dont il reste six manuscrits. Son *Novus Æsopus* connut des adaptations françaises en vers : ce sont l' *Isopet de Chartres*, en sizains d'octosyllabes et l'*Isopet II de Paris*, en sizains d'hexasyllabes, dont on pourra lire un choix de fables dans le livre de J.-M. Boivin et L. Harf-Lancner (*Fables françaises du Moyen Âge : les Isopets*, p. 171 à 205).

L'autre rédaction latine en distiques élégiaques, qui nous retiendra davantage, est celle qu'on se résout à désigner comme l'*Anonyme de Nevelet*, du nom de son premier éditeur, Isaac-Nicolas Nevelet en 1610. Elle connut un succès considérable au Moyen Âge, au point qu'elle détrôna Avianus dans les écoles : un «*best-seller*» (J.-M. Boivin), quelque deux cents manuscrits conservés au Moyen Âge. Léopold Hervieux l'avait trop hâtivement attribuée à un certain Walter - ou Gautier - l'Anglais (Waltherus / Gualterus Anglicus), chapelain d'Henri II Plantagenêt, puis archevêque de Palerme. Je cite à nouveau J.-M. Boivin :

Walter avait été envoyé à Palerme comme précepteur du futur gendre d'Henri II, Guillaume

le Jeune, roi des Deux-Siciles, et il lui avait appris le latin : en récompense de quoi, après le mariage de celui-ci avec la fille d'Henri II, Jeanne, il avait reçu l'évêché. Les fables auraient été le fruit de cet enseignement, au même titre qu'une grammaire, *Pro latinae linguae exercitiis*, écrite pour le prince. La construction [de L.Hervieux] était séduisante. Le seul problème est qu'elle ne repose sur rien ou presque : une note marginale (!) dans un manuscrit du XIII^e siècle: *Incipit Esopus, quod non fuit nomen compositoris, sed Waltherus. Ut autem eius liber honestius reciperetur, intitulavit eum hoc nomine*, et une glose d'une édition lyonnaise de 1490 (!) : *Galterus Anglicus fecit hunc librum sub nomine Esopi*.

(J.-M. Boivin, p. 132-133)

Ni l'auteur, ni les circonstances de composition n'étant établies avec certitude, ni non plus la date de 1177 qui découlait des hypothèses de L. Hervieux, on s'en tient ordinairement à l'*Anonyme de Nevelet*.

L'ouvrage comprend 60 fables (et un prologue) qui transposent en vers les trois premiers livres du *Romulus ordinaire*, à l'exception des deux dernières (*De judeo et pincerna*, "L'Echanson et le Juif", et *De cive et equite*, "Le Bourgeois et le Chevalier"), qui sont des fabliaux. C'est avant tout l'œuvre d'un rhéteur, tout appliqué aux prouesses techniques, comme nous le verrons par l'exemple du *Corbeau et du Renard*.

[TEXTE 18] - ANONYME DE NEVELET 15, *De vulpe et corvo*.

- La fable démarre sans promythium, par un exposé minimal : un renard affamé, un arbre, un corbeau, un fromage. Aucun commentaire sur l'origine du fromage, sur la position élevée du corbeau. Le discours (direct) du renard, aux v. 3-4, se limite à l'essentiel : la grâce, la splendeur de cygne (!) - ironie du renard ? , l'appel au chant : le corbeau "plairait" plus que les autres oiseaux : tout n'est qu'affaire de prestance : *decus, honor, gloria*. Le renversement s'opère en quatre vers, puis vient l'epimythium : faux honneurs mais vrais remords.

- De la langue, il y a peu à dire, en dehors d'un verbe *parentare*, ici au sens d' «être semblable, égal», alors qu'en latin classique *parentare* signifie «célébrer une cérémonie funèbre, honorer les mânes». Ce qui frappe par contre, c'est le parti pris de la brièveté, avec des phrases courtes en parataxe, l'absence de toute perspective historique, avec l'usage exclusif du présent. Plus caractéristiques encore - j'ai tenté de rendre cela en traduisant -, ce sont toutes ces ressources stylistiques, ces artifices rhétoriques qu'on relève au fil du texte, jeux de mots, jeux de sonorités : polyptotes des verbes *gerere, decere, placere* ; allitérations *damna - dolore-pudor* ; *picta - placent - preluda* ; antithèses *fellitum / mellit - vera / falsus*, etc. Bref, ce texte est avant tout un exercice de style, une démonstration d'excellence, et c'est ainsi dans tout le recueil. Ces élégances formelles, qui ont pu faire le succès de l'*Anonyme* dans les écoles du Moyen Âge, ont été mal appréciées plus tard, et son premier éditeur, Nevelet, qualifia même l'auteur de "singe de Phèdre" (H.C. Schnur, *Bewertung, Stil und Prosodie des Gualterus Anglicus*, p. 352).

Le texte de l'*Anonyme* en tout cas fut, au Moyen Âge, abondamment recopié - on l'a vu-, et fut, à plusieurs reprises, traduit en français. J'en prends la traduction dans l'*Isopet de Lyon* : il s'agit d'un manuscrit franc-comtois du XIII^e siècle comportant à la fois le texte latin de l'*Anonyme* et sa traduction en dialecte franc-comtois, avec une exacte correspondance des fables latines et françaises.

[TEXTE 19] - L'ISOPET DE LYON 15, *Dou corbel et dou uulpil*.

- On a là une fable assez longue, 36 octosyllabes, bien moins acrobatique et moins artificielle que celle de

l'Anonyme. C'est plutôt la fin du texte qui affiche sa parenté avec *l'Anonyme*, avec les jeux de mots et les reprises qu'on retrouve ici : *corrociez / corroz ; deshoney / honour; honte / hontousement ; faus / fausement*. J'ai essayé de reproduire cela au mieux dans la traduction que j'en donne.

- Mais *l'Isopet de Lyon* se démarque de sa source latine, ou plus exactement il y mêle une autre source, celle du *Roman de Renart*. Ainsi, le renard, une première fois désigné par son nom commun *goupil*, est ensuite appelé de son nom propre, *Renart*. Il n'était encore qu'un *gupil* pour Marie de France. En recevant ainsi un nom propre, d'abord dans *l'Ysengrinus* de Nivard, les animaux cessent d'être autant de types pour devenir des personnages aux multiples aventures : on quitte la fable pour le roman animalier.

- Par ailleurs, *l'Isopet de Lyon* réécrit la fable en introduisant, comme ressort supplémentaire de l'action, l'émulation entre le corbeau et son père, ce qu'on lit dans le *Roman de Renart* (Br. II, v. 918 sqq.) :

«Oui, je ne me trompe pas ; oui, c'est damp Tiecelein. Que le bon Dieu vous protège, compère, vous et l'âme de votre père, le fameux chanteur! Personne autrefois, dit-on, ne chantait mieux en France. Vous-même, si je m'en souviens, vous faisiez aussi de la musique.»
(Trad. P. Paris)

L'Isopet I, dans sa fable *Du Renart et du Corbel*, montrerait tout autant l'influence du *Renart* : le corbeau s'y nomme *Tiercelin*, et la moralité invoque Dame Hersent "filant sa quenouille" comme exemple de sagesse !

Nous arrivons ainsi au point où la matière ésopique, d'abord mise en forme par les deux fabulistes Phèdre et Babrios, tant de fois remaniée et réécrite, rencontre d'autres traditions du récit animalier, la tradition savante des poèmes de *l'Ecbasis* et de *l'Ysengrinus* - œuvres construites autour d'un personnage principal, satire de la vie monacale ; et la tradition populaire avec ses nombreux personnages récurrents, dans des aventures enchevêtrées et plaisantes, comme le *Roman de Renart*.

Du bon usage des fables

Je ne peux pas achever cet exposé, sans mentionner un autre avatar des fables, une autre exploitation des exemples qu'elles proposent : c'est l'utilisation qui en est faite au Moyen Âge dans la prédication et l'enseignement religieux. La fable y retrouve sa fonction première, celle de l'apologue : être une anecdote édifiante dans un discours, entraîner la conviction - tout en égayant l'auditoire. C'est l'opinion de Vincent de Beauvais (1190? -1264?), le grand encyclopédiste, chez qui l'on retrouve 29 fables du *Romulus*. Il recommande en effet aux prédicateurs d'en insérer dans leurs homélies "pour en alléger l'ennui", mais, ajoute-t-il,

"on ne devrait le faire qu'avec prudence et mesure, pour éviter que les auditeurs, qui devraient, dans un esprit d'humilité et de repentir, être attentifs au service divin, n'en soient détournés par ces balivernes (*nugae*) et ainsi portés à des éclats de rire frivoles."

(H.C. Schnur, p.8)

La fable du *Corbeau et du Renard* est reprise dans le *Speculum historiale* : [TEXTE 20] . Le seul apport est dans l'intitulé : les fables y sont en effet répertoriées selon les besoins de la prédication. Pour le reste, les expressions sont du *Romulus*, avec les remarques de langue faites antérieurement. Le texte de Phèdre apparaît encoré en filigrane.

Plus tardivement, chez Eudes de Cheriton, (ou autrement : Odon de Cherington), abbé cistercien de la 1^{ère} moitié du XIII^e siècle, la fable devient une parabole, le sens premier s'efface, l'interprétation est proposée avec la morale. Je cite encore la version du *Corbeau et du Renard* dans le *Livre des Paraboles* d'Eudes de Cheriton [TEXTE 21]. Dans ce texte, d'ailleurs influencé par le *Renart*, le renard est le diable, le corbeau représente le chrétien et le fromage est la grâce de Dieu que le chrétien risque de perdre en recherchant la vaine gloire.

A travers ce parcours, la première remarque qui se dégage est la grande liberté avec laquelle chacun puise dans le riche héritage que constitue le fonds ésopique, s'en empare et le réinterprète. La trame du récit reste identique, et chacun sait bien que le corbeau finalement laissera son fromage au renard. Mais l'un y verra une mise en garde faite aux concupiscent de ne pas s'exposer aux manœuvres du diable ; l'autre appréciera que Renart se venge d'un riche insolent, au poil luisant, tout attaché à son fromage. C'est ce qui est commode dans la fable : elle est malléable.

L'autre remarque que je ferai concerne la langue de ces nombreuses réécritures, ce latin dégradé, malmené, "barbare", plus roman que latin, puis à nouveau amélioré, restauré, châtié, mais bien loin en tout cas de la norme classique, ce latin-là reste à notre portée. Il n'est pas figé dans sa grandeur romaine. J'imagine que quelques extraits de ces textes seraient bienvenus dans nos manuels de latin, pour leur simplicité, leur naïveté, pour les ' fautes ' de grammaire qu'on décèle et qu'on corrige, comme un échauffement avant la rencontre avec les grands auteurs classiques dont l'étude paraîtra toujours nécessaire, du moins "tant qu'on donnera du prix aux Lettres latines",

Latinis dum manebit pretium litteris. (Phèdre, 92, 6)